

4478
364

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

Revue Mensuelle illustree

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS DE ST-HYACINTHE

P. Q. (Canada)

ABONNEMENT : \$1.00 PAR AN

(Conditions spéciales pour 8, 12, 25, 50, 100 copies)

Vol. II, No 1. Janvier 1896

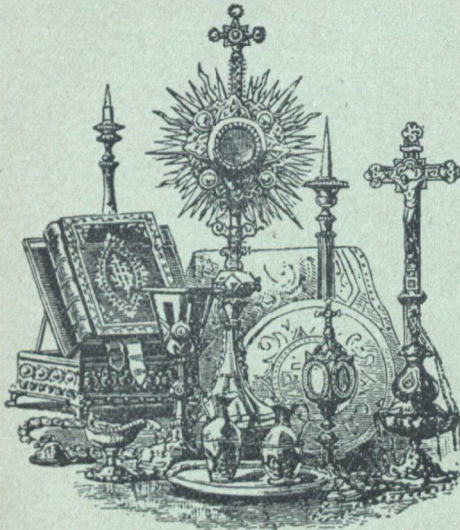
SOMMAIRE

GRAVURES : Le Christ parmi les Docteurs, d'après Hoffman.....p.	6
L'Epiphanie, d'après Van Eyck.....p.	22
ROSAIRE : 5ème mystère joyeux—Jésus au Temple,(fr. H.M. DIDON)p.	1
THÉOLOGIE PRATIQUE : Les Indulgences-Préliminaires (R. P. MARICOURT).....p.	10
Le saint nom de Jésus (R. P. Van Bacelaere).....p.	18
ECRITURE SAINTE : Saint-Matthieu, I. La Généalogie (fr. V. Delau)p.	13
HISTOIRE : Saint Raymond de Pennafort (Fr. N. P.).....p.	24
VARIÉTÉS : L'abbé Lacordaire à Issy—Souvenirs d'un condisciple...p.	27
La vie des Frères, par Gérard de Frachet [à suivre]...p.	31
POÉSIE : L'Epiphanie (E. LAFOND).....p.	23
Associés défunts de l'œuvre du Noviciat.....p.	32
SUPPLÉMENT : Chronique. Noël des Fleurs [R. P. GAFFRE]. Calendrier Dominicain de Janvier.	

LES CÉLEBRES CANTIQUES DE M. L'ABBÉ GRAVIER

En dépôt chez MM. Pruneau et Kirouac, libraires, 28, rue de la Fabrique, Québec,
et chez MM. Cadieux & Dérome, libraires, 1603, rue Notre-Dame, Montréal.

Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal



C. B. LANCTOT

importateur de
*Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Sacs,
Merinos,
Vêtements Ecclesiastiques,
Etc.*

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

**Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.**

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.
Lustres en Cristaux.

Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.

(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

CASTLE & FILS

20 Rue Université,
MONTREAL.

*Vitraux d'Art pour
Eglises. Cloches d'E-
glises.*

Agents pour la Mai-
son E. CHAMPI-
GNEULLE & CIE.,
BAR-LE-DUC, Fran-
ce, approuvée par Sa
Sainteté le Pape Pie
IX.

(Bref du 5 Mai 1865)

**STATUES, CHE-
MINS DE CROIX
et VITRAUX D'ART**

Envoi sur demande
de Croquis et Devis.



E. H. RICHER

LIBRAIRE

Place du Marché,
ST-HYACINTHE.

**Livres de Prières,
Chapelets,**

**Bénitiers,
Médailles,**

**Images,
Papeterie de tous
genres.**

Spécialité d'Imagerie
pour lère Communion.

MM. les Curés trouve-
ront l'Encens Dominical
de Lourdes et la Braise-
encens à bon marché.

CADRES de toutes sor-
tes. Articles de fantaisie.
Une visite est respec-
tueusement sollicitée.



*Le cinquième
mystère joyeux.*

RECouvreMENT DE
JÉSUS AU TEMPLE.

Ce mystère nous rappelle une page de l'adolescence et de la jeunesse de Jésus-Christ.

Le recouvrement au temple qui a donné son nom et son titre à ce mystère, n'en restreint pas à lui seul tout l'objet, il en forme simplement le sommet et le centre privilégié ; et l'organisateur inspiré du Rosaire ne l'a choisi dans l'uniformité de cette période que comme un point culminant d'où notre regard pourrait plonger plus à l'aise et en mieux saisir la délicate et secrète beauté.

J'offre ici, sur cette page de l'Évangile, quelques considérations rapides qui aideront à méditer ce mystère de la vie de Jésus.

Rien de plus uni, ce semble, de plus naïf et de plus abrégé que cette page, et pourtant j'oserais dire que, dans sa naïveté et sa concision, elle tient tout le secret de l'adolescence et de la jeunesse de Jésus-Christ. J'essaierai de lui en dérober quelque chose et de montrer à sa lumière ce que fut la jeune âme du Maître entre douze et trente ans, et quelle place revendique dans cette charmante période de sa vie trop peu méditée, l'épisode brillant et gracieux du recouvrement au Temple.

I

Quatre traits fondamentaux résument assez bien l'exquise physionomie de l'âme de Jésus adolescent et jeune homme. Ces traits dont la réunion constitue l'idéal si frais de toute âme jeune, ce n'est point moi qui les choisis et les groupe à ma guise, c'est l'Évangile qui me les offre à propos de Jésus-Christ, harmonieusement recueillis dans cette page de sa vie.

Le premier trait est l'instinct religieux. J'entends par là cette noble et céleste tendance qui porte l'âme vers le Père qui est au ciel, vers son temple, vers la prière, vers tout ce qui touche à son culte. Ce trait se révèle en Jésus-Christ par son premier voyage à Jérusalem et cette parole merveilleuse qu'à cette occasion il dit à Marie : " Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? "

Etonnante précocité de cet instinct ! A douze ans, les affaires de Dieu étaient déjà pour l'enfant Jésus une préoccupation sérieuse ; et l'idée religieuse, à peine éclosée en nous à cet âge, était si mûre en lui qu'elle y devenait l'inspiration souveraine, et que, pour lui obéir, il travaillait déjà à ce qu'il nommait avec une simplicité pleine de grandeur, *les affaires de Dieu*, à ce grand œuvre du salut qui domine tous les âges et toutes les générations, et dont il se savait le héros naissant et prédestiné.

Il convenait que sur le fond encore obscur à nos yeux et indécis de son enfance, ce linéament fût le premier à s'accuser.

L'adolescence n'étant en effet que l'efflorescence matinale et doucement progressive des germes de celui qui grandit, le premier germe qui devait saillir en Jésus-Christ, n'était-ce

pas sa personnalité divine, centre de son être, élément primordial de sa constitution, source ineffable de tous ses actes et qui faisait de lui l'être religieux au premier chef, l'être religieux par essence, l'être uni à Dieu non plus seulement d'un mouvement affectif et d'un lien moral, mais par un lien essentiel et métaphysique, atteignant les dernières racines de la substance même ?

Telles furent les premières éclosions du sentiment religieux en Jésus adolescent. Divines primeurs ! c'est à leur lumière, à leur souffle embaumé que se sont épanouies dans l'âme des saints ces fleurs délicates et si précoces de la première piété qui nous y étonnent ; c'est d'elles que devraient s'inspirer nos mères pour façonner et pétrir l'âme encore fraîche et molle de leurs petits enfants ; c'est à elles enfin que devrait s'adresser tout homme pour marquer sa virilité et sa vie entière du cachet religieux, le seul après tout qui la consacre, la divinise et la rende digne d'immortalité.

Il y a, dans toute adolescence, à côté de l'instinct religieux, l'instinct de la vérité. Née de la lumière, l'âme retourne à la lumière, et, au moment de s'ouvrir, elle en subit de bonne heure, au plus profond d'elle-même, le doux et généreux attrait : de là ces étonnements naïfs et ces curiosités hardies ; de là ces pourquoi infinis et ces questions toujours renaissantes, feu roulant d'étincelles qui indique les appels mystérieux de la lumière, et qui présage les clartés dont l'intelligence grandie resplendira. Jésus-Christ s'est plu à marquer sa propre adolescence de ce second trait, et il a voulu, Lui, la Splendeur incréée, l'éternelle Lumière, le Verbe de Dieu, se révéler par une recherche humble et presque enfantine de la vérité auprès de ceux qui en étaient les gardiens et les docteurs : *On le trouva, dit l'Évangile, assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant.* Mais, au lieu qu'en nous la recherche curieuse du vrai est pleine de périls, d'écarts et d'orgueil, elle est en Jésus-Christ livrée à sa pente sublime, et son ardeur s'y tempère de la plus suave modestie. Tout monte à Dieu dans l'âme du Maître ; aussi ne se montre-t-elle altérée que de la lumière de Dieu, telle qu'on la trouve dans les parvis du Temple, à l'ombre du Saint des saints, et sur les lèvres purifiées des prophètes. Tout en elle était paisible et modéré ; aussi voyez comme à l'interrogation

avide vient s'unir le recueillement contenu qui écoute, et qui seul donne à l'âme ce calme et cette expansion sans lesquels la vérité n'en franchirait jamais le seuil !

Audientem et interrogantem : c'est le mot de l'Évangile, et la loi sommaire de quiconque veut apprendre, depuis l'enfant timide et naïf jusqu'au sage vieilli dans le labeur de la science. Il est beau vraiment et touchant de voir Jésus-Christ, Maître de la vérité, la Vérité en personne, sa splendeur inénarrable, descendre ainsi, pour notre instruction, à l'humble rôle de disciple, et, par son propre exemple, apprendre à tout homme le grand secret, le seul chemin de la lumière : savoir écouter et savoir interroger. Mais jusque dans l'humilité de ce rôle, sa Divinité se trahit, et ressort plus belle à travers le voile sous lequel elle essayait de se dérober. La nuée qui enveloppe la lumière, quelquefois, il est vrai, la cache à nos yeux, souvent aussi elle fait l'arc-en-ciel, et n'est pour les rayons lumineux qu'un prisme habile qui les décompose et leur permet d'étaler dans l'immensité l'harmonieuse série de leurs nuances.

Le troisième trait qui caractérise l'âme de Jésus-Christ dans cette humble période de sa vie, c'est la soumission. *Et erat subditus illis.*

Jésus-Christ n'étant pas seulement une personnalité divine, ni seulement le Verbe de Dieu, mais encore le Dieu anéanti par amour, il convenait que son adolescence portât l'empreinte de ce divin anéantissement comme elle portait déjà celle de sa divine personnalité et de sa divine splendeur.

Or, cette empreinte sacrée l'Évangile la définit d'un mot : *et erat subditus illis* ; c'est la soumission silencieuse, obscure, paisible du fils de famille à ceux que Dieu lui a donnés pour maîtres. Obéissance, docilité, douces et charmantes vertus, rayons qu'on aime à retrouver sur le front des fils bien nés, elles ajoutèrent sans doute à la ravissante physionomie de Jésus ; mais quelle différence ! au lieu qu'elles nous remettent nous autres hommes aux mains aimées de nos mères, elles le placèrent Lui, sur l'un des premiers degrés encore lumineux et faciles de cette échelle de l'abaissement qui devait le conduire jusqu'aux profondeurs amères et aux difficiles ignominies de la mort et du tombeau.

Reste le trait suprême et caractéristique de ce qu'on

pourrait appeler le croquis de l'adolescence et de la jeunesse du Seigneur. Nul n'en relève mieux et plus finement la beauté ; aussi, en peintre habile, l'Évangéliste l'a-t-il réservé comme le dernier mot de cette page admirable. *Il progressait*, dit-il, *en âge et en sagesse et en grâce devant Dieu et les hommes.* J'ai nommé le progrès. Si la croissance, en effet, est la loi première de tout ce qui vit en dehors de Dieu, elle est la loi propre de l'homme, fils du progrès, et la loi spéciale et souveraine de l'adolescent et du jeune homme. Tout grandit dans l'homme, tous les germes variés de sa riche nature se déploient tour à tour en lui dans un mouvement dont la suave lenteur et l'harmonieux ensemble étonne et ravit. Pourtant arrivé au sommet de sa force et de sa virilité, l'homme mûr voit ses germes grandissants ralentir peu à peu leur progrès, bientôt se nouer, pour ainsi dire, et s'immobiliser enfin ; le corps adulte arrête sa croissance ; l'intelligence épuisée ne trouve plus d'horizons nouveaux ; refroidi dans le sang qui l'emplit, le cœur modère, avec ses palpitations, la joyeuse vivacité de son rythme ; un seul germe immortel pousse encore, fleurit et fructifie : Dieu, qui n'a besoin pour grandir dans l'homme que d'une volonté droite et du temps lui-même. Mais, au début de la vie, et sous les premiers rayons de cette aurore qui en est la jeunesse, tous ces germes montent à la fois, et l'adolescence féconde et riante est comme ces champs de mai fraîchement remués, ensemencés et arrosés, qu'on voit se couvrir au printemps de mille herbes et s'émailler de mille fleurs.

Oh ! le progrès : voilà bien l'apanage de l'âme jeune, voilà bien sa loi, voilà bien sa beauté.

Ame de Jésus-Christ jeune homme qui pourra décrire vos magnificences et l'inexprimable harmonie qui présida au déploiement de vos perfections silencieuses et de vos gloires cachées ? Toute la splendeur de Dieu s'unissant à toute la beauté de l'homme, resplendissant au travers d'elle et en perçant doucement le nuage qui s'imprégnait peu à peu de ses célestes clartés. Quel spectacle ce fut pour les anges initiés à ce grand œuvre ! Quelle contemplation pour Marie et Joseph ! Quel souvenir pour nous initiés après coup à ces joyeux et inénarrables mystères, et en retrouvant dans le marbre de l'Évangile une empreinte toujours vive ! Il est doux et il est beau de lâcher la bride



LE CHRIST PARMIS LES DOCTEURS.

d'après Hoffman.

à son imagination, à sa pensée et à son cœur pour faire revivre en soi ces divines choses ; mais n'est-il pas plus beau et plus grand de redire humblement la parole de l'Evangile : *Il progressait en âge et en sagesse et en beauté*, et d'adorer, et de nous taire, et d'essayer de livrer non-seulement notre jeunesse, mais notre vie entière à cette loi souveraine du progrès qui en est la force et le salut, et dont Jésus a si bien marqué son adolescence ?

II

C'est au début de cette période dont nous venons, d'après l'Evangile, de préciser le caractère et de relever les traits que se place le recouvrement au temple. Détail brillant au milieu de cette longue obscurité. Dieu semble l'avoir placé là, comme un flambeau, pour en éclairer les secrets. Grâce à lui, le rideau s'écarte un moment, l'intérieur de Nazareth nous livre son mystère, la scène s'illumine, le cadre s'agrandit : voilà Jérusalem, voilà le Temple, voilà la foule, voilà les maîtres d'Israël en cénacle ; au milieu, l'enfant Jésus. Etait-il une heure mieux choisie pour contempler sa divine adolescence ? Et n'est-ce pas alors que, magnifiquement encadrée, sa beauté de douze ans étincelait pour ainsi dire, qu'il fallait y reposer amoureuxment nos regards, entrer avec Marie et Joseph dans une tendre admiration et partager le ravissement des Docteurs et de la foule émue ?

Mais le recouvrement au Temple est plus que le point culminant d'où resplendissent les jeunes années du Maître, il est encore le fait capital de sa vie mystique au sein de l'humanité et des âmes en qui il s'est survécu ; et nul doute que, placé au point de vue de l'utilité pratique, l'organisateur du Rosaire ne l'ait, pour cette raison même, spécialement désigné à nos méditations.

En effet pour le monde, comme pour les âmes et pour les peuples la question souveraine est celle-ci : recouvrer Jésus-Christ, recouvrer Dieu en Jésus-Christ, recouvrer Dieu en Jésus-Christ dans le Temple qui est le lieu de la Vérité, le cénacle des Docteurs, l'Église. Sous la main de Dieu le monde a mis des milliers d'années à toucher enfin ce recouvrement, il en mettra d'autres milliers à le consommer, c'est là tout le but de l'histoire. Sous la Providence intime de Dieu, les âmes mettent quelquefois de longues vies, des années laborieuses et de rudes sacrifices

pour recouvrer Jésus ; d'autrefois il vient de lui-même comme ces hôtes aimables qui frappent aux portes fermées et qui prennent spontanément leur place au foyer qu'ils préfèrent. Et c'est là tout le but des vies intimes.

Mais, alors même que Jésus est recouvert, et que dans l'intimité de sa présence, commence à se réaliser en nous le *vivo jam non ego* de saint Paul, le recouvrement reste encore la loi de nos vies.

Pour qui en a l'expérience, il est évident, en effet, que la vie mystique de l'âme et de Jésus-Christ n'est qu'une alternative perpétuelle de nuits mystérieuses où sa splendeur nous est ravie, et de jours éblouissants où elle nous est rendue.

Nous sommes une terre, il est un soleil. Nous voyageons autour de lui, pour ainsi dire, comme des planètes autour de leur foyer, y puisant la chaleur, la force et la clarté. De là les successions du jour et de la nuit, de là l'hiver et le printemps, de là toutes les saisons. Puis n'avons-nous pas dans notre ciel des nuages, des brouillards, des tempêtes ? n'avons-nous pas les passions, n'avons-nous pas les épreuves, n'avons-nous pas les accablements, n'avons-nous pas les chutes, n'avons-nous pas le mal ?

Toutes ces choses nous font perdre Jésus et sont pour notre âme autant de causes d'éclipses partielles ou totales de son soleil divin.

Or, ce simple et fécond mystère du recouvrement nous apprend à la fois comment on recherche et où l'on trouve le soleil perdu. On le recherche comme Marie et Joseph, avec affliction. On le cherche non pas une heure, non pas un jour, non pas un moment, mais sans repos. On le recherche enfin non pas au milieu des choses profanes et mondaines ; mais dans la région des choses sacrées, dans la ville sainte, dans le temple. Il est dans le temple en effet Jésus-Christ, et c'est là que l'âme sincère et avide de lui le retrouvera toujours brillant de jeunesse, d'un charme, d'une splendeur séduisante, ravissant à voir et à entendre.

Mais quel est donc ce temple toujours ouvert, toujours habité par Jésus-Christ ? C'est nous-même d'abord, c'est ce fond de notre âme recueilli et silencieux où le Verbe divin rend en nous ses oracles ; c'est encore la société intime de deux ou plusieurs âmes en Dieu, au milieu desquelles

Jésus-Christ a promis d'être, de vivre et de se faire sentir ; c'est encore la société universelle et sacrée de toutes les âmes en Dieu, Eglise du Christ, édifice somptueux dont les murs ne seront pas renversés et qui garde au saint des saints, dans un tabernacle incorruptible, le Verbe de Dieu qui s'y est déposé ; c'est enfin jusqu'à ces humbles sanctuaires de bois, de pierre ou de marbre, sous le toit desquels Jésus-Christ n'a pas dédaigné d'emprisonner sa gloire, et dont le silence sacré, la pieuse obscurité, la paix embaumée, toute l'atmosphère, en un mot, pleine de Dieu, nous l'a si souvent donné à entrevoir et à sentir.

Que le seuil de tous ces temples, hélas ! est donc loin d'être usé ! La pierre en est encore neuve comme celle des édifices bâtis d'hier et qui ne s'est point encore ni creusée, ni polie sous les pas répétés de ses hôtes et de ses visiteurs amis.

On entre encore par habitude et par instinct dans le temple extérieur, mais où sont les âmes nobles et généreuses qui, pour trouver Jésus-Christ, entrent vraiment de cœur dans la divine assemblée, dans l'universelle société qui est l'Église, et s'animent pour elle d'un vrai patriotisme ? Où sont celles qui entrent dans le sanctuaire si doux et si saint des affections bénies de Dieu ? Où sont celles qui rentrent en elles-mêmes, là où Dieu parle, où il les attire, où il les attend ?

J'arrête ici ces quelques considérations sur le cinquième mystère joyeux de l'adolescence et de la jeunesse de Jésus-Christ.

Peut-être ces lignes toucheront-elles quelque âme et lui apprendront-elles le chemin qui mène à Jésus adolescent et jeune homme, c'est notre désir et notre espérance, nous ne demandons rien de plus.

F. H. M. DIDON,
des fr. prêcheurs.

7. Q.—N'y a-t-il aucun avantage à se servir d'un cha-pelet qui a reçu plusieurs bénédictions ?

R.—Si certainement ; car on peut gagner tantôt l'une indulgence et tantôt l'autre. . . Il peut se faire, et il se fait, en effet, que des conditions requises pour une indulgence, conditions que l'on ne peut pas toujours remplir, ne se trouvent pas exigées pour les indulgences attachées à l'autre bénédiction.

THÉOLOGIE PRATIQUE.

LES INDULGENCES.

La confrérie du très saint Rosaire est enrichie de nombreuses et magnifiques indulgences. Dès lors, il est d'une souveraine importance pour chacun de ses membres de connaître d'une manière nette et précise ce qu'est une indulgence.

Dans le monde pieux, ce mot vole de bouche en bouche; on le rencontre dans tous les manuels de prières et malgré cette immense publicité et cette renommée universelle, il demeure à l'état confus dans un trop grand nombre d'esprits. Bien d'autres expressions, du reste, en sont là, par exemple, les mots liberté, progrès, civilisation, etc. . . . Heureusement, il existe un moyen de soustraire ces expressions à cet état vague et indéterminé, à cette sorte de nébuleuse qui enveloppe les mots les plus usités et qui pèse lourdement sur l'esprit, comme ces ténèbres épaisses répandues sur la face de l'abîme, à l'origine du monde.

Quel est ce moyen? Qui donc, sur ces nuages amoncelés, prononcera le fiat lux? Qui donc versera la lumière de l'évidence sur ces expressions obscures, sur ces notions ondoyantes et vaporeuses où la vérité est plutôt soupçonnée que connue, plutôt entrevue que saisie et embrassée? Ce sera une définition claire et lumineuse, comme en savaient donner les grands théologiens du moyen âge. La définition trouvée et exprimée, ces amis passionnés de la lumière, ces docteurs l'environnaient de nouvelles clartés en expliquant chacun des termes dont elle est composée. Quand ce travail était fini, la vérité resplendissait comme une gerbe de feu, car du rapprochement de chaque mot était sorti un rayon, comme du choc de deux cailloux il jaillit une étincelle. Au sein de ces clartés, le mot n'a plus rien de vague et d'inconsistant. Suivant la force du terme, il est défini, délimité, précisé, mis au point. Une notion est désormais acquise et l'esprit se repose dans cette douce et puissante clarté qui a ravi son assentiment.

Les théologiens commencent ainsi la définition de l'indulgence. L'indulgence est la rémission de la peine temporelle due aux péchés, lesquels péchés ont déjà été remis quant à la faute ou coulpe.

Je m'arrête à ces premiers mots, car ils appellent, ils réclament une explication immédiate sur la nature et les effets du péché.

L'aurore devance et annonce le soleil, le vestibule vous introduit dans la maison ; le portique précède le temple et prépare l'âme religieuse aux communications avec la divinité qui réside au sanctuaire ainsi, une sorte de préface sur le péché mortel me semble absolument nécessaire pour nous disposer à la parfaite compréhension de l'indulgence.

EXPOSÉ PRÉLIMINAIRE.

LE PÉCHÉ MORTEL

Ses principaux effets—Sa rémission.

Saint Thomas d'Aquin a une préférence très marquée pour une certaine définition du péché mortel. Il y revient dans toutes ses œuvres comme à une conception favorite, comme à une idée tout à fait géniale, comme à un principe fécond en aperçus lumineux et en conséquences pratiques.

Le péché mortel, dit l'angélique docteur, est un acte par lequel notre âme se détourne du bien immuable qui est Dieu, pour se tourner vers le bien passager ou changeant qui est la créature.

En se détournant ainsi de Dieu, l'âme commet une offense grave, car toute offense se mesure et s'estime d'après la dignité de la personne offensée. En même temps, l'âme contracte une souillure profonde. On doit dire de l'âme coupable :

“... l'abîme est immense et la tache est au fond.”

Enfin, l'âme coupable mérite ou plutôt encourt une peine proportionnée à la gravité de l'offense. Ce châtiement ou la peine éternelle, la peine infinie, correspond au péché qui est infini du côté de l'offense de Dieu. (1) Cette peine, c'est la peine du dam.

D'autre part, en se tournant d'une manière déréglée vers le bien créé, l'âme s'est rendue coupable d'un désordre fini, limité comme le plaisir spirituel ou corporel qui a tenté sa faiblesse, déterminé sa chute et flatté sa volupté. “Or, tout désordre, dit saint Thomas d'Aquin, doit être

(1) Ia IIæ. 9. 87. a. 4.

“ramené à l'ordre au moyen de la peine ou châtement. Il est juste, en effet, que celui qui a trop accordé à sa volonté perverse, troublant ainsi l'ordre intime de sa conscience, souffre en expiation quelque chose qui répugne et soit pénible à cette même volonté. De cette manière, on venge l'équité et on rétablit l'égalité, suivant cette parole de l'Apocalypse : “ Plus il s'est exalté lui-même, plus il s'est plongé dans les délices, plus la justice lui infligera de tourments et de souffrances.” ()

Toutefois, comme cet attachement déréglé à un bien créé est du même ordre que la source d'où il procède, c'est-à-dire la volonté, puissance bornée et finie, il s'ensuit que la peine temporelle, châtement de cette jouissance temporelle, sera également une peine limitée et finie. Cette peine se nomme la peine du sens.

Voyons maintenant comment s'accomplit la rémission du péché mortel.

Depuis l'institution des sacrements par Notre Seigneur Jésus-Christ, la voie ordinaire et obligatoire est le sacrement de pénitence. Un pécheur, qui s'est examiné sérieusement et excité, avec le secours de Dieu, au regret surnaturel, intérieur, souverain et universel de ses fautes, se présente au saint tribunal. Il n'a pas une contrition parfaite. Son repentir sincère n'est qu'une attrition, suivant le terme théologique. Mais unie à l'absolution sacramentelle, cette contrition vraie, bien qu'imparfaite, suffit à la rémission de la faute, à l'effacement de la souillure et à l'abolition de toute la peine éternelle. Cette âme, auparavant détournée de Dieu, est maintenant, grâce à la vertu du sacrement et au changement de sa volonté, retournée vers le Dieu qu'elle avait abandonné. Sa volonté a reçu et pris à la fois une nouvelle orientation.

Dans sa miséricorde infinie et dans sa générosité incompréhensible, Dieu a tout pardonné à ce coupable, à ce criminel, à cet impie. Pour tout ce qui le touche directement, Dieu a tout enlevé : il a pardonné l'offense, il a fait disparaître la tache, ce vide ténébreux laissé dans les profondeurs de l'âme par la perte de la grâce sanctifiante et par l'éloignement de la très sainte Trinité qui y résidait autrefois avec la grâce ; il a remis toute la peine éternelle,

(1) *Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* " Apoc. 18. 7.

infinie, due à l'infinité de l'offense. La miséricorde divine s'est donc déployée tout entière dans la justification du pécheur. Morte tout à l'heure, cette âme est maintenant vivante, puisqu'elle a retrouvé le principe vital de l'ordre surnaturel, la grâce. Souillée, enlaidie, ravagée par le mal, elle vient de recouvrer sa pureté perdue, sa beauté évanouie, sa parure mise en lambeaux et jetée loin d'elle. La grâce, en effet, dit saint Augustin, c'est la beauté de l'âme ; c'est un charme qui attire les regards du Dieu et nous concilie son amour, "*gratia est nitor animæ sanctum concilians amorem.*" Condamnée à la mort éternelle, elle vient de ressusciter : *gratia Dei, vita æterna* ; perdue dans les ténèbres et l'horreur de la mort, elle vient de renaître à la vie et de reparaitre à la lumière : "*mortus erat et revixit ; perierat et inventus est,*" (1) tombée dans l'esclavage du démon, elle vient de briser ses fers et de reconquérir la liberté des enfants de Dieu. Enfin, tous mérites paralysés, mortifiés par le souffle glacial du péché mortel viennent de revivre, semblables à des branches mortes qui, tout à coup, ranimées par une sève généreuse, se couvrent de feuilles avant de se couronner de fruits.

Telle est l'œuvre admirable de la justification. La peine éternelle encourue par une faute grave a été entièrement remise. Entre Dieu et l'âme, l'ordre est parfaitement rétabli, la voie est libre, l'amitié est restaurée et les communications ne rencontrent plus aucun obstacle.

Honneur, gloire et reconnaissance, à l'infinie miséricorde de Dieu !

Nous verrons dans un prochain article quelle a été la contrition de ce pécheur si heureusement arrivé à la justification.

FR. ANTONIN MARICOURT,
des fr. prêcheurs.

(à suivre)



(1) S. Luc. C. XV. v. 24.

L'EVANGILE DE SAINT MATTHIEU.

I.

La Généalogie du Christ.

L'évangile de saint Matthieu n'est pas un simple exposé de la vie de Jésus Christ, sans idée préconçue.

Saint Matthieu était de race juive : il avait, dans le sang, cette passion du prosélytisme qui ne s'était jamais complètement éteinte en Israël. Au temps de Jésus, il est vrai, cette passion n'était plus celle de l'aristocratie : les prêtres, les docteurs, les chefs des grandes familles avaient fait de la loi un mur de séparation entre le judaïsme et le reste du monde ; mais, comme il arrive souvent aux époques de décadence politique et religieuse, les grandes vertus et les grandes passions s'étaient réfugiées dans le peuple où elles vivaient à l'état latent. C'est pourquoi, Jésus choisit ses disciples dans le peuple.

Matthieu était un homme du peuple, de plus, il était publicain, c'est-à-dire, agent du fisc, douanier. Il avait gardé de son ancien métier un reste d'âpreté et un instinct très sûr pour soupçonner et prévenir la mauvaise foi.

Evidemment, le contact continu de la personne du Christ, l'influence pénétrante de sa doctrine avait modifié ces caractéristiques de l'âme du publicain ; malgré cela, saint Matthieu restait toujours juif, toujours homme du peuple, toujours un peu publicain. C'est ainsi que nous le retrouvons dans son évangile.

Cet évangile, on sent qu'il a été écrit sous l'empire d'une conviction profonde qui veut se communiquer. Saint Matthieu veut entraîner, il le veut avec âpreté, avec acharnement : aussi, des quatre disciples qui ont écrit la vie de Jésus il est peut-être le plus attachant, le plus pressant et même le plus agressif.

Dans son ardeur de prosélytisme, il ne néglige rien de ce qui peut amener les juifs à dire et à croire comme lui que Jésus, celui qu'il annonce, celui qu'il révèle, est bien celui qui avait été, autrefois et en promesse, annoncé et révélé. Car, c'est à des juifs qu'il parle : il a donc à leur prouver cette unique chose, que Jésus est leur Messie. Et pour cela, il argumente serré, il accumule les témoi-

gnages, il insiste, il revient, il se répète. Il puise ses preuves dans les Ecritures ; un peu retors, comme tous ceux qui ont touché de près ou de loin à la police, il devine l'objection traditionnelle, la prévient : Est-ce écrit ? voilà toujours l'objection orientale—elle montre bien le cas que ces esprits subtils et fuyants font de la raison et de ses certitudes pour eux toujours faciles à esquiver.

Saint Matthieu connaît ceux de sa race, il argumente par le témoignage : cet homme, Jésus, que je prêche, voyez-le accomplir les Ecritures ; il vient dans ce monde, et pas une des circonstances de son apparition qui ne soit l'accomplissement parfait d'une parole de l'Ecriture. Et ici, Matthieu détaille avec passion la descendance de Jésus, sa naissance, sa manifestation, son exil, son éducation, la préparation de son ministère—et après chacune de ces scènes, il a toujours le même refrain de triomphe : ceci a été fait pour accomplir la Parole—ut adimpleretur quod dictum est. (1)

Et quand les faits eux-mêmes l'amènent à conclure l'échec de Jésus auprès des juifs, il insiste de nouveau avec force pour montrer que cet échec était encore l'accomplissement des Ecritures. (2)

Toute la puissance et toute l'habileté de l'évangéliste est donc de montrer avant tout que Jésus est le Messie parce qu'il présente tous les caractères demandés de lui par les prophètes, et, par conséquent, par les juifs eux-mêmes.

Le premier des caractères exigés, c'était la descendance de David. Sur ce point les Ecritures étaient claires et les juifs d'accord. Lorsque Jésus demande aux pharisiens : " Que vous semble du Messie et de qui doit-il naître ? " ceux-ci répondent sans hésiter : " De David." (3) C'est la première condition à remplir. C'est pourquoi, sans préambule, saint Matthieu, en homme pratique qui, en affaires, se fie aux espèces et, en controverse, aux raisons, commence son évangile par ces mots :

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE JÉSUS-CHRIST FILS DE DAVID.

Fils de David : par là est désignée la famille du Messie ; mais saint Matthieu n'oublie pas que le Christ est du

(1) S. Matthieu. C. I. v. 22—C. II. v. 5—C. II. v. 15-17-23—C. III. v. 3.

(2) S. Matthieu. C. XXVI. v. 31-54-56—C. XXVII. v. 9-35.

(3) S. Matthieu. C. XXII. v. 42.

même sang que le dernier des juifs, c'est pourquoi il ajoute aussitôt : fils d'Abraham.

Voilà l'affirmation. La preuve suit immédiatement.

La preuve, elle est dans cette sèche énumération des patriarches, puis des rois, puis des simples juifs qui forment la lignée de Jésus. Énumération sèche pour nous, mais non pour les juifs, car, quand il s'agissait du Messie, certains noms avaient une éloquence singulière pour les vrais fils d'Abraham.

Nommer les patriarches, c'était rappeler les premières promesses, lorsqu'Israël lui-même n'étant pas encore né, Dieu s'engageait à faire sortir de ce peuple à venir, le messie rédempteur. — "En toi et dans ta race sera la bénédiction des peuples," avait-il dit à Abraham et encore, en parlant d'Isaac : "C'est en lui que ta race vivra."⁽¹⁾

Nommer les rois, c'était rappeler que le Christ était de race royale, comme Jacob déjà l'avait prophétisé : "Le sceptre ne sera pas enlevé de la main de Juda, ni la domination de son glaive, jusqu'à l'arrivée du Messie que les peuples attendent."⁽²⁾ Cet oracle, les prophètes l'avaient bien souvent répété, désignant parfois le Christ du nom même de David qui était chez les juifs le roi par excellence, comme Moïse était le législateur et Abraham le patriarche : "Viendra le jour, disait l'oracle d'Osée, où les fils d'Israël se retourneront pour chercher leur Seigneur et David leur roi."⁽³⁾

Et ces noms inconnus qui succèdent, après la captivité, aux noms célèbres—et quelques-uns trop célèbres—des rois de Juda, rappelaient encore aux juifs des promesses,—les dernières, les plus consolantes, mais aussi les plus mystérieuses. Les rois, les cèdres, sont tombés, mais sur les vieux troncs morts l'arbrisseau repousse déjà : "Au front du cèdre altier, dit le Seigneur, je prendrai un tendre rameau et je l'irai planter au haut de la montagne. Au plus haut de la montagne d'Israël je l'irai planter et il germera, et il fructifiera, et il deviendra, lui aussi, un grand cèdre et les oiseaux tresseront leurs nids dans ses ombrages."⁽⁴⁾

(1) Genèse. C. XII, v. 3—C. VVIII, v. 18—C. XXI—v. 12.

(2) Genèse, C. XLIX, v. 10.

(3) Osée, C. III, v. 5.

(4) Ezéchiél, C. XVII, v. 22 23.

C'est là le signe dernier, l'avant-coureur du Messie : ne faut-il pas que le grand arbre périclisse pour que le rejeton sorte de terre du milieu du tronc mort ?

Chacun de ces noms avait pour les juifs un intérêt spécial. Evidemment, nous ne pouvons apporter des préoccupations analogues dans l'étude de cette généalogie. Pourtant, quelque chose nous attire dans cette longue suite d'ancêtres. Pourquoi ces personnages si divers pour préparer le Messie ? Si la loi des préparations et des influences présente toujours, même pour les œuvres les plus obscures, un grand intérêt de curiosité, lorsqu'il s'agit d'étudier comment et dans quelle mesure elle gouverne l'œuvre par excellence de Dieu, un attrait puissant entraîne et soutient.

L'étude présente nous permettra, sinon d'expliquer, au moins de constater cette loi.

LES PATRIARCHES.

Dans l'énumération des patriarches trois faits significatifs se présentent d'abord.

Pourquoi saint Matthieu a-t-il omis plusieurs noms dans cette série ? Car, c'est un fait, et le premier qui frappe : entre Esron, Aram et Aminadab, il y a des omissions ; il y en a encore entre Obed et Jessé père de David. De ces omissions, je donnerai, en terminant, la raison générale, qui explique en même temps celles que nous retrouverons dans le reste de la généalogie. Dans ce cas particulier, il me suffira de dire que saint Matthieu suit ici l'usage ordinaire de l'Écriture qui ne cite presque jamais intégralement tous les membres d'une généalogie ; on en voit un exemple dans la lignée de Moïse rapportée dans l'Exode. (1)

Sans doute, le document original dans lequel saint Matthieu a copié sa généalogie renfermait ces lacunes, et lui les aura simplement reproduites.

Mais, dans cette liste de noms patriarcaux, un fait plus remarquable, une anomalie, semble-t-il, attire l'attention. Saint Jérôme faisait déjà remarquer que, dans la généalogie du Sauveur, il n'est fait mention d'aucune des saintes femmes de la Bible, tandis que les noms des femmes que réprouve l'Écriture y sont consignés comme à

(1) Exode. C. VI.

dessein. C'est ainsi que nous lisons les noms de Thamar, de Ruth, de Rahab. Ruth, il est vrai, n'était point coupable, mais elle appartenait à cette race avec laquelle Israël devait éviter toute alliance : "Le Moabite, dit le Deutéronome, même à la dixième génération, n'entrera point dans l'assemblée de Dieu." (1)

F. V. DELAU,
des fr. prêcheurs.

(à suivre)

LA DEVOTION AU SAINT NOM DE JÉSUS.

Etrange dévotion, que la dévotion à un nom ! Passe encore, dira-t-on, la dévotion à un Saint et à un mystère, mais la dévotion à un nom !

Et cependant cette dévotion est en faveur dans l'Eglise, et tout spécialement dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui l'a faite sienne. Les *Constitutions dominicaines* prescrivent à tous les frères, de travailler de toutes leurs forces à propager cette œuvre, qui, "née dès le premier siècle de l'Ordre, et introduite pour combattre l'habitude impie du blasphème, est si propre à entretenir la piété des fidèles."

Nous voudrions montrer, dans ce travail, le caractère raisonnable de cette dévotion, à cause de son caractère de piété et de son efficacité.

Nous n'aurons pas beaucoup à insister sur ce premier côté de la dévotion au Saint Nom de Jésus :—dire qu'elle a été instituée pour combattre et contrebalancer l'habitude impie du blasphème, dire qu'elle a pour but et pour inspiration d'offrir à notre maître béni hommage pour outrage, et de répondre par un cri d'amour au cri de la haine, c'est avoir assez montré déjà combien elle honore l'auteur de notre Rédemption.

Mais ce n'est pas ce caractère de piété que l'esprit sceptique serait le plus porté à lui dénier ; au contraire, l'instinct de l'incroyant est d'y voir une inspiration, pieuse si l'on veut, mais rien de plus, une aspiration mystique sans conséquence, et à part le bon mouvement momentané dont l'invocation du Saint Nom de Jésus procède, il lui refuserait toute efficacité : ce serait la réduire à l'état

(1) Deuter. C. XXIII. v. 3.

d'une dévotion inutile, une dévotion "*non pratique*", une dévotion de vieilles femmes et de fausses dévotes.

C'est donc principalement le côté de l'efficacité, le côté pratique que nous voudrions développer en opposition à ces mots ; montrant que l'invocation du Nom de Jésus, naturellement et de soi, nourrit la piété chrétienne dans l'âme, et qu'elle dispose d'une efficacité irrésistible contre les démons.

Tout le travail de la vie chrétienne se réduit à une double œuvre, développer en nous la vie surnaturelle, nous défendre contre les tentations et les suggestions du démon : —la dévotion au Saint Nom de Jésus est efficace pour l'une et pour l'autre.

La vraie manière d'invoquer le nom de Jésus, ce n'est pas de redire et de répéter matériellement ce nom comme quelque formule cabalistique et consacrée, d'une vertu infaillible et toute puissante : il faut que le cœur y soit.

Jésus c'est le nom d'un Dieu et c'est avec respect qu'il faut le prononcer, Jésus c'est le nom d'un ami et c'est avec amour qu'il faut le redire : à cette condition seulement il sera efficace pour nos âmes, et comment à cette condition ne le serait-il pas ?

Si nous avons pris l'habitude d'évoquer fréquemment au cours de notre vie, et de notre journée, en répétant ce nom auguste la pensée de notre maître et le souvenir de notre ami ne nous entretiendrons-nous pas comme naturellement, dans une disposition pieuse, recueillie, chrétienne ? Nous serons comme baignés dans une atmosphère surnaturelle et divine que ce souvenir divin conservera et renouvellera fréquemment, comme il suffit d'une fleur parfois, pour embaumer tout un appartement de ses effluves odorantes : et ces plantes surnaturelles qui s'appellent les vertus se trouveront comme naturellement sollicitées à se développer dans leur atmosphère connaturelle.

Le nom de Jésus n'est pas seulement un souvenir, c'est une aspiration, une invocation au Père qui est dans les cieux ; invocation, aspiration efficaces entre toutes, puisque Jésus c'est le nom du fils de Dieu incarné, du fils de Dieu mort sur la croix :— dire : " Jésus ! " c'est invoquer le Père au nom de la Rédemption elle-même, par ce-

lui qui en a été l'ouvrier, son fils bien aimé, l'objet de ses divines complaisances, et notre tout puissant intercesseur.

Mais il y a plus, le nom de Jésus est d'une efficacité souveraine contre l'éternel ennemi de nos âmes, pour dissiper les tentations.

Il y a sans doute, et d'abord, la vertu divine qui y est attachée, par le fait de la miséricorde de Dieu qui vient à notre aide ; si nous appelons à notre secours Jésus, dans la tentation, nous faisons un effort surnaturel, nous faisons une prière, à laquelle notre ami dévoué ne saurait être indifférent ;—mais serait-ce aller trop loin que de revendiquer pour ce Saint Nom du Sauveur une efficacité plus relevée s'il se peut, et plus singulière encore, une sorte d'efficacité "*intrinsèque*?"

Qu'est-ce que le démon ? Le démon c'est l'esprit du mal, celui qui, tombé, au témoignage des docteurs, par orgueil, a dit : "Mal, sois mon bien !" — un être identifié en quelque sorte par la volonté et le désir, au péché : il est à la tête de l'armée du mal, comme le Christ est à la tête de l'armée du bien, le chef d'un de ces deux grands partis qui se disputent la domination du monde.

Avant Jésus il régnait en maître incontesté de ce monde, les religions antiques l'adoraient et son pouvoir dominait sur cette terre :—et voici qu'un jour, d'une vierge naquit un enfant, un faible enfant selon les apparences, mais armé de la vertu divine, pour rendre le monde à son Dieu : et partout où il portait ses pas, Satan et ses légions vaincus et refoulés avec ignominie se voyaient dépouillés de leur tyrannique empire : les possédés délivrés, les démons chassés des contrées qu'ils obsédaient, les peuples appelés à la lumière de la vérité.

Se sentant vaincu, Satan tenta un suprême effort, il chercha à faire mourir son ennemi, et Jésus se laissa tuer, mais par le fait même l'œuvre du salut du monde se trouvait accomplie, la partie était gagnée.

Son œuvre finie, le Christ ressuscite dans un éblouissement de gloire, l'Esprit Saint vient à son tour prendre possession de cette terre arrosée du sang de Dieu, l'Église de Jésus s'étend parmi les hommes de bonne volonté, faisant peu à peu la conquête du monde, et le crucifié demeure le maître de cette terre et de cette humanité—trionphant

du démon par sa mort même, l'anéantissant par ses propres armes.

Jésus, c'est l'antithèse de satan, mais son antithèse victorieuse, dont le triomphe se couronnera dans la fulgurance du dernier jugement; son nom dit toute vertu, son nom dit la victoire commencée, la victoire prête à s'accomplir ! Dire "Jésus !" c'est donc dire à Satan son tout puissant ennemi, c'est lui dire sa défaite.

Dire : "Jésus !" c'est évoquer tout bien et toute vertu devant celui qui est comme le mal, le vice et la ruine—c'est comme faire apparaître dans un éclat triomphant le juste couronné et victorieux, celui qui a brisé sur cette terre l'empire du Serpent, et qui doit couronner sa défaite et sa ruine au triomphe suprême de la fin des temps.

Comment le démon pourrait-il supporter cette vue, soutenir cette apparition, sans aller cacher sa honte et sa rage humiliée au plus profond des enfers ?

Invoquons donc le nom de Jésus, si doux au cœur et aux lèvres du croyant ! Invoquons le nom de Jésus si efficace et si victorieux !—Redisons-le sans nous lasser, plus encore avec la voix du cœur qu'avec celle des lèvres, nous rappelant que comme l'a dit notre *vénéré* père Lacordaire, "l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le redisant toujours il ne le répète jamais !"

FR. LAURENT VAN BECELAERE,
des fr. prêch.

6. Q.—Que faut-il entendre par une interruption dans la récitation du chapelet ? Dire un mot par charité, répondre si on vous interroge, aller à confesse, entendre la messe, sont-ce là des interruptions ?

R.—Il ne faudrait pas croire que la moindre interruption entraîne la perte des indulgences du rosaire. On pourrait plutôt, considérant la décision que la S. Congrégation des Indulgences a donnée au sujet du Chemin de la Croix, conclure par analogie que, pour le chapelet aussi, l'unité morale nécessaire est détruite seulement par des occupations prolongées et *profanes* : tandis qu'elle ne le serait pas aussi facilement par une autre prière, pas même par la confession ou quelque pieuse pratique semblable.



L'ÉPIPHANIE

d'après Van Eyck.

L'ÉPIPHANIE.

Etoile qui montrez la route,
Où donc est l'enfant nouveau né ?
Parlez : vous le savez sans doute.
Est-il de lis blancs couronné ?

Sa couche est-elle composée
Des étoiles du firmament,
Ou bien des fleurs que la rosée
Vient parsemer de diamants ?

Devons-nous le chercher encore
Parmi les parfums de l'encens,
Ou dans les jardins que l'aurore
Echauffe de ses feux naissants ?

—Non, n'allez pas si loin, il est là sur la terre,
Il est là près de vous ;
Voyez le là qui dort dans les bras de sa mère,
Couché sur ses genoux.

—Je le vois, je le vois, victoire !
Nous ne pouvions pas le trouver
Celui qui, couronné de gloire,
Se fait humble pour nous sauver.

Baisons cette terre bénie,
Apportons lui chacun un don
Au petit roi d'Épiphanie
Qui nous apporte le pardon.

Et quand viendra la nuit prochaine,
Buvons à sa santé, ma foi,
Le petit Dieu sera le roi
Et sa mère sera la reine.

SAINT RAYMOND DE PENNAFORT.

23 *Janvier.*

Saint Raymond de Pennafort ! un grand canoniste pensent les juristes et les amateurs de droit ;—un saint prodigieux, qui se servait de sa chape en guise de navire pour traverser les flots, racontent les âmes pieuses qui aiment surtout l'extraordinaire dans la vie des saints ;—un futur Docteur de l'Eglise espèrent les fidèles attachés à la gloire du bienheureux. Mais qui connaît la charité et l'humilité de ce religieux si doux ? Pourtant, ce sont là des vertus nécessaires à tous les états. Essayons de les faire aimer et pratiquer à l'exemple de notre saint.

Raymond, de Pennafort, en Catalogne, naquit l'an 1175. Dans sa noble famille, qui comptait parmi ses alliés les rois d'Aragon et les comtes de Barcelone, la piété était prise plus haut que l'honneur et la charité plus fort que la gloire. Confié tout jeune encore,—il n'avait que huit ans,—aux chanoines de la cathédrale de Barcelone, l'enfant trouva dans le cloître ce qu'on l'y avait envoyé chercher : Dieu, la vérité, la vertu. Il leur ouvrit son âme, et reçut d'eux les plus grands amours qui puissent et doivent passionner l'homme ici-bas. Frappé, par un long et intime commerce, des exemples de ses maîtres, illustres tant en science qu'en sainteté, il crut au recueillement, à la retraite, à la prière. Il apprit d'eux qu'il y a une misère plus grande que celle qui mendie aux portes, la misère des malheureux qui s'égarent dans le vice et l'ignorance ; qu'il n'y a qu'une seule gloire véritable, celle qui résulte du don gratuit de soi-même pour le bonheur et le salut des autres ; qu'il n'y a qu'une joie et qu'une paix qui consistent à s'écarter de la foule des hommes et à vivre ignoré d'eux.

Les fruits d'une telle éducation furent pour Raymond, un culte profond de la vérité, entretenu par une ardeur toujours jeune, toujours inépuisable pour l'étude ; un amour sans bornes pour les pauvres, victimes de la faim, du péché et de l'erreur ; surtout une passion ardente du silence, de l'obscurité et de l'humilité.

A vingt ans, le jeune noble, devenu humble clerc, commençait à enseigner publiquement le droit à Barcelone,

au grand étonnement de la ville entière, qui admirait dans le nouveau professeur, le désintéressement à l'égal du savoir. Le saint donnait, sans salaire, la science, que l'or ne peut acheter. Après huit années, ce fut Bologne qui applaudit ses leçons, Bologne, la rivale de Paris en ces temps de lumières et de gloires intellectuelles. La jeunesse l'adorait et venait, avide, boire la vérité qui coulait de ses lèvres, et admirer, dans ce docteur de son âge, la simplicité et la sainteté unies au savoir et à l'éloquence ; la renommée, que suit bientôt la gloire, s'attachait déjà à son nom ; la ville, par ses magistrats, comblait cet étranger d'honneurs et de présents. C'était trop : et le maître fut heureux de s'arracher à toutes ces séductions, en suivant dans sa patrie, l'évêque de Barcelone, qui regagnait l'Espagne avec une colonie de prêcheurs.

Ces moines, que Dominique de Gusman venait d'établir à Bologne, Raymond les avait connus, peut-être même les avait-il comptés au nombre de ses disciples ; il avait joui souvent de la conversation de leur père : il les aimait, parce qu'eux-mêmes, chercheurs et amis de la vérité, vivaient dans le silence et la pauvreté. L'exemple de leur vie apostolique le détermina à joindre leur ordre, qu'il embrassa l'an 1222, le vendredi saint.

A quarante-cinq ans, le grand jurisconsulte apparut sous l'habit de frère-prêcheur, plus petit que le dernier d'entre ses frères, abaissé aux pieds de tous, prêt à renaître comme un petit enfant. Saint Raymond avait voulu choisir un lieu de vraie solitude, qui pour jamais lui garantît l'éloignement des hommes et la mort aux bruits du monde : il avait trouvé auprès de ses frères, dans leur simplicité, dans leurs affections, cette précieuse vérité, objet constant de ses recherches, et que le monde ne lui avait pas toujours fait rencontrer. Son choix était heureux mais il n'en put jouir longtemps.

Les murs de ce second cloître n'étaient encore ni assez hauts, ni assez épais, pour que le monde ne pût les franchir, et aller arracher au recueillement de son étude et de sa prière l'homme célèbre dont il regrettait les exemples et les lumières. Jacques I, roi d'Aragon, voulut faire du bienheureux son confesseur et son conseiller.

Le saint profita de la confiance et des faveurs du prince, pour verser sur le royaume les trésors de sa cha-

rité. Il donna, sous l'inspiration de la Très Sainte Vierge, la première pensée et les règles d'un ordre nouveau destiné au rachat des captifs, et dont Pierre Nolasque fut le père ; il travailla à la conversion des hérétiques et des infidèles qui infestaient l'Aragon, et contre ceux qui refusaient la foi et la paix, il prêcha une croisade et établit l'inquisition. Chargé de légations par le pape, chargé d'ambassades par le roi, il s'acquitta de tous ces lourds et difficiles devoirs pour le plus grand bonheur du royaume, et la plus grande gloire de l'Eglise.

Saint Raymond n'oublia jamais que si Dieu l'avait placé si près du trône, c'était pour faire respecter son nom des rois et des grands et non pour le laisser outrager.

Le roi d'Aragon vivait, sous les yeux de la cour, dans un commerce coupable. Saint Raymond le rappela au devoir ; le roi fit des promesses, mais la passion les rendit bientôt nulles. Or, la guerre l'ayant conduit dans les Baléares, son confesseur l'y suivit. Là-bas, même scandale, même avertissement, même résultat. Indigné, le saint veut se retirer de la compagnie du roi, comme Dieu s'était retiré de son cœur. Il se hâte vers le port, mais les ordres du souverain l'y ont déjà devancé, et les marins lui refusent tout accès sur les navires. Confiant dans la puissance de Dieu dont il veut venger l'honneur, le vaillant apôtre étend sur les eaux un pan de sa chape, relève l'autre en forme de voile, et après avoir fait le signe de la croix, s'élance en pleine mer.

Les rapports que saint Raymond avait eus avec Rome et ses légats, y avaient fait naître le vif désir de le posséder auprès du Saint-Siège. Les invitations le trouvaient humblement obstiné au refus : un ordre du pape le trouva humblement soumis. Il s'y rendit. Son savoir éminent fut d'un grand profit pour l'Eglise universelle, à laquelle il donna un recueil de lois pontificales, appelées les *Décrétales de Grégoire IX*, et qui eurent dans la suite le pas sur le décret de Gratien. Il écrivit de plus, premier essai en ce genre, une *Somme des cas de conscience*. Il fut créé par le pape, dont il était devenu le confesseur, expéditeur des causes des pauvres, et leur procureur auprès du Saint-Siège.

Nommé à l'archevêché de Sarragosse, et ne pouvant faire agréer son refus par le pape, le saint tomba si grave-

ment malade que force fut de le laisser rentrer dans son cloître. C'était donc enfin la paix dans le silence et l'obscurité? Pas encore. Ses freres, à leur tour, voulurent l'avoir à leur tête et en 1238 l'éluèrent pour général. Que de pleurs il versa en recevant le fardeau ! mais avec quels avantages pour l'ordre, et quelle joie pour les frères, il sut le porter ! Il s'en déchargea bientôt, et durant trente-cinq années il continua avec la ferveur des premiers jours la vie sainte et austère de sa religion. Il mourut à l'âge de cent ans, épuisé de travaux, de veilles et de maladie, en son couvent de Sainte Catherine, l'an 1275.

Pour exalter l'humilité de son serviteur, qui toujours se tint pour le rebut du monde et s'estima à l'égal de la cendre que l'on foule aux pieds, Dieu permit par un miracle constant que la poussière de son tombeau transportée par toute la terre sans diminuer jamais, opérât partout les plus étonnants prodiges.

FR. N. P.

L'ABBÉ LACORDAIRE A ISSY.

Souvenirs d'un condisciple.

Chatelaudren est une charmante petite ville des Côtes-du-Nord, au cachet antique comme son nom. Outre ses souvenirs féodaux, elle conserve la mémoire très précise de saint Vincent Ferrier, plus heureuse en cela que beaucoup d'autres cités bretonnes. Peut-être cela vient-il de ce que le saint fut sévère à son endroit.

L'histoire raconte que le vieillard thaumaturge longeant le Château sur son humble monture, les soldats se moquèrent de lui.—“ Riez, mes enfants, leur dit-il, avant longtemps on verra les ânes et les chèvres paître tranquillement dans les ruines de cette forteresse.” Trois ans après, la forteresse était rasée par un acte de haute justice, et la prédiction accomplie se peut encore constater tous les jours.

La ville elle-même ne reçut guère mieux, du reste, l'apôtre que Dieu lui envoyait. Il allait secouer sur cette ingratitude la poussière de ses pieds,—chose extrêmement rare dans sa vie,—lorsqu'il eut la pensée de mettre les habitants sous la protection spéciale de la Vierge. Il portait

avec lui une statue en albâtre de moyenne grandeur ; il la leur laissa avec promesse de quêter pour bâtir une chapelle. La chapelle, petit bijou gothique, s'élève encore sur une éminence, et la statue est honorée sous le nom de *Notre-Dame-de-Tertre*.

Au centre de la ville est une place publique qu'on appelle le *Placis Saint-Vincent*. Au fond, dominée par un dôme de verdure, une gracieuse fontaine ; à gauche, une chapelle élevée en l'honneur du saint. Elle est aujourd'hui convertie en maison ; mais ses braves habitants ont conservé ce qu'ils ont pu de la destination primitive : les bénitiers, les poutres, les crédences, et une vieille statue en bois qui fait plus d'honneur à la bonne volonté qu'au talent de l'artiste.

Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit aujourd'hui. A Chatelaudren habitait un vénérable vieillard, médecin habile, solide marcheur, et ne ménageant pas sa peine à ceux qui avaient besoin de son art. Il s'appelait M. Louis Simon, et gardait, comme un parfum de vie qui n'a rien perdu de sa force, le souvenir des heures qu'il avait passées, jeune, près du Père Lacordaire. Il aimait à raconter ces souvenirs.

“ C'était, disait-il, un vrai grand homme, simple dans toute la profonde limpidité du mot, se faisant tout à tous, et je suis bien aise de vous raconter un de ces épisodes familiers que ses biographes ne pouvaient savoir. L'histoire parlera de ses grandeurs, nul ne dira tous les abaissements volontaires de son humilité.

“ Un jeune homme de la Basse-Bretagne arrive à Issy, en 1827. C'est moi. On me place près d'un monsieur, d'un abbé ; on l'autorise à manquer à toutes les règles du séminaire, on lui recommande le collégien. Ce monsieur ne se contente pas d'être aimable et poli, il se fait mon très humble valet, m'apprend à faire mon lit, mon petit ménage, qu'il fait souvent lui-même, y compris certains détails qui choqueraient les délicats, mais devant lesquels ne reculait pas Lacordaire ! Il m'enseigne en un

mot la propreté que je n'apportais pas dans cet établissement.

“ Quelques minutes avant cinq heures, il venait frapper à ma porte, allumait ma bougie, me tapait sur l'épaule et me disait : “ Allons ! monsieur, on se lève ! ”—Puis nous allions à l'oraison, où il me conduisait *comme un vrai sergent*. Là encore il s'occupait de moi. Comme il avait permission de me parler, il me disait quand nous nous rencontrions : “ Eh bien ! commençons-nous à mordre ? Du courage ! le goût viendra.” Et c'était toujours le même sourire charmant, la même avenance tout aimable.

“ Me voilà donc installé près de ce monsieur. J'avais pour lui peu de considération : il se mettait sous mes pieds. Comment pouvais-je deviner cette âme extraordinaire ? Il s'abaissait tellement que je le dédaignais presque. Nous vécûmes en très bons termes tant que je ne sus pas l'apprécier.

“ Mais un jour ce monsieur, qui était diacre et qui allait quitter le séminaire sous peu de mois, fut appelé à prêcher à Issy. C'était l'usage de faire prêcher les jeunes gens étrangers, avant de les renvoyer à leur diocèse. Il monta en chaire. Je me dis : “ Que va donc faire mon voisin là-dedans ? ” Et j'eus peur pour lui. L'archevêque y était, et le grand-vicaire, et d'autres personnages marquants. “ Comment ! me disais-je, est-ce qu'il serait “ connu de tout ce monde comme de moi ? Je ne le croyais pas susceptible de pareilles accointances.”

“ Le sujet était la *Prédestination*. Il parla pendant deux heures sur ce thème assez ardu, n'est-ce pas ? en termes si élevés qu'il paraît que mon esprit s'ouvrit et apprécia l'homme dans ce moment.—Puis il s'écria : “ Monseigneur et Messieurs, je n'ai rien su dire, je recommence...” “—Mgr de Quélen se lève alors et lui répond : Si, Monseigneur, vous nous avez beaucoup dit ; asseyez-vous et reposez-vous ! Vous nous avez suffisamment démontré “ que la Providence vous prédestine à annoncer sa parole.”

“ Quand j'eus reconnu mon voisin et toute sa hauteur ne trouvant pas l'homme simple du passé...”

Ici le vieillard s'interrompt—“ Non, certes, qu'il eût cessé d'être simple, mais je me trouvais trop petit.

“ Le jour même, j'allai chez le Père Rubens, supérieur du séminaire d'Issy : “ Monsieur, lui dis-je, je demande une

“ autre chambre ; placez-moi où il vous plaira, mais je ne puis rester plus longtemps dans le voisinage d'un pareil homme ; il s'est trop humilié près de moi ; souffrez que je cherche à me cacher.” La transformation avait été si complète et l'impression sur moi si vive, que je ne pouvais que bégayer. Cette impression est restée telle après plus de cinquante ans. Ce fut du reste un enthousiasme universel ; nous nous sentions tous écrasés sous cette parole.

“ Nos rapports cessèrent ; il ne se douta jamais de rien. Il cherchait souvent à m'aborder, moi je fuyais : j'osais à peine le regarder...”

“ Je l'ai retrouvé dans le monde et l'ai partout suivi, épiait son entrée dans les églises et son attitude devant Dieu. C'était un frêle abbé, presque une ombre ; quand il quittait la sacristie pour la chaire, un petit surplis flottant sur les épaules, traversant des foules nombreuses, on ne le voyait presque pas.—L'entendait-on ?—Très peu. C'était un petit souffle, un sifflet (*sic*). Puis cette voix grandissait peu à peu, une auréole se formait autour de sa tête, la parole pénétrait vibrante dans tous les coins du temple, et tout le monde était sous le coup d'un élan extraordinaire.

“ Mais ce que je tiens à vous dire, ce que moi seul je puis raconter, c'est ce que j'ai vu dans l'intimité de la vie ordinaire, c'est ce dont j'ai été moi-même l'objet : cet homme se livrant à tous les abaissements, et avec une telle simplicité ! un si inimitable naturel ! !...”

L'on voyait alors le visage de ce vieillard s'animer peu à peu et retrouver les couleurs de la jeunesse ; ses yeux brillaient, sa voix était vibrante, les mots s'accrochaient avec une précision sortie évidemment des profondeurs émues de l'âme. C'était bien l'expression intense d'un état d'âme que seul l'Évangile peut produire : l'enthousiasme de l'admiration pour l'humilité !

VIES DES FRÈRES. (1)

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

Ire PARTIE.

Commencement de l'Ordre.

CHAPITRE PREMIER.

*Comment Notre-Dame a obtenu de son Fils l'Ordre
des Frères Prêcheurs.*

Il y avait, avant l'institution de l'Ordre des Prêcheurs, un moine qui menait une sainte vie. Dans une maladie, il fut ravi en extase et demeura trois jours de suite privé de mouvement et de sentiment : revenu à lui, il ne voulut dire à personne ce qu'il avait vu. Quelque temps après, l'Ordre fut fondé, et il arriva que deux Frères prêchèrent dans une église où se trouvait ce religieux. Celui-ci s'informa de leur ministère, de leur Ordre de leur nom, et le sermon fini, il les prit à part avec quelques hommes recommandables, et leur dit : Ce que Dieu m'a révélé dans sa bonté et que j'ai toujours gardé sous silence, je ne dois plus le taire. Etant autrefois ravi en extase pendant trois jours et trois nuits, j'ai vu Marie, Notre-Dame, Mère de Dieu, priant son Fils, à genoux et les mains jointes, pour le genre humain, et le conjurant d'attendre qu'il fit pénitence. Le Seigneur repoussa plusieurs fois la demande de sa sainte Mère, et comme elle insistait toujours : Ma Mère, lui dit-il à la fin, que puis-je ou que dois-je faire de plus pour les hommes ? Je leur ai envoyé les patriarches et les prophètes, et ils ne se sont pas amendés ; je suis venu vers eux, je leur ai envoyé les apôtres, et ils les ont fait mourir comme moi sans pitié. Je leur ai envoyé des martyrs, des docteurs et des confesseurs en grand nombre, et ils sont restés indociles à

(1) Ce livre a pour auteur le P. Gérard de Frachet, qui le composa par ordre du Maître Général. Dès qu'il eut été approuvé au Chapitre Général de Strasbourg, en 1260, et notifié peu après à l'Ordre entier par le B. Humbert, les copies s'en multiplièrent dans les couvents avec des variantes nombreuses, et quelques additions.

leur voix. Je devrais me venger et les châtier. Toutefois, comme je ne peux rien vous refuser, je vais leur donner mes Prédicateurs afin de les éclairer et de les purifier.

Cette vision est confirmée par ce que raconta un vénérable moine Cistercien, de l'abbaye de Bonneval, dans le diocèse de Vienne, à Frère Humbert, depuis Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs. "A l'époque où douze abbés de notre Ordre furent renvoyés par le Pape Innocent III contre les Albigeois, l'un d'eux passa près d'un village où l'on disait qu'un mort était ressuscité. Il envoya donc un de ses moines pour savoir la vérité et s'enquérir exactement de ce que le mort avait vu. Aux questions qui lui furent posées, celui-ci fit cette réponse : J'ai vu la bienheureuse Vierge priant son Fils pour le monde, pendant trois jours de suite. Son Fils lui rappela les bienfaits dont il avait comblé son peuple et les outrages qu'il en recevait. Comment donc, ajouta-t-il, pourrais-je pardonner à ces ingrats ? Bon Fils, lui répondit la Vierge, n'agissez pas selon leur malice, mais selon votre miséricorde. Enfin, vaincu par ses prières, Jésus leur dit : Je ferai encore ce que vous désirez, je leur enverrai des Prédicateurs ; s'ils se corrigent c'est bien, sinon je ne les épargnerai pas." Tel fut le récit de ce vieillard vénérable, et il ajouta : Peu de temps après, vous fûtes fondés, vous autres, Frères Prêcheurs, et on peut espérer avec certitude que la création de votre Ordre est due aux prières de la glorieuse Vierge. Aussi devez-vous travailler avec soin à la conservation d'un Ordre si recommandable et honorer d'un culte tout particulier la bienheureuse Marie.

(à suivre)

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DES NOVICIATS.

- Mme Loranger, mère, (Montréal.)
- Mme Bureau, (Montréal.)
- M. Laurent Ostigny, (St-Matthias.)
- M. Eugène Demers, (Clifton.)
- Mme Joseph Couillard, (L'Islet.)
- Mme Vve B. Pouliot, (L'Islet.)
- M. Antoine Sénécal, (Stukely.)
- Mme Héloïse Nivelet, (New-York.)
- Mme Obéline Dumont, (Montréal.)
- Mme Hermiline Démarteau, (Montréal.)



A LEUR CHÈRE ET
DOUCE MÉMOIRE.

Monsieur, Madame.

Une amère tristesse se mêle peut-être à votre plaisir, quand vous préparez les étrennes de vos enfants. Il y en a qui manquent—qui manqueront toujours—dont vous ne verrez plus la joie.

Vous les avez perdus comme on dit dans le langage de la terre.

Il suffit d'un mot, d'une circonstance pour que l'inguérissable blessure se rouvre au plus profond de votre cœur—pour que les souvenirs endormis surgissent tout à coup cruels et tendres, et ces jours si chers aux enfants vous apportent bien des regrets, bien des tristesses.

C'était si doux de voir la joie de ces petits. Avec quelle charme vous suiviez les émotions de l'attente dans ces cœurs si frais. Oh ! les rêves de ces têtes blondes qui re-

posent aujourd'ui dans le cercueil ! Et que ne donneriez-vous pas, pour pouvoir encore faire plaisir à ces enfants que la mort vous a pris ?

Leur faire plaisir ! Monsieur, Madame, vous le pouvez toujours, c'est justement ce que je veux vous rappeler.

Vous le savez, ces enfants dont la terre a reçu la pure poussière, ils ne sont point des *anéantis*, ils sont des *bienheureux*. Vous ne les voyez plus, mais eux vous voient toujours. Dans cet océan de délices où ils se jouent, ils ne vous ont point oubliés. Ils vous suivent avec une divine tendresse, ils n'ignorent rien de ce que vous faites et quel plaisir vous leur feriez, si en souvenir d'eux, pour honorer leur chère petite mémoire, vous donniez des étrennes aux enfants pauvres.

Durant ces fêtes de Noël et du jour de l'an, aux enfants riches, déjà blasés, les étrennes arrivent de tous côtés, mais les enfants pauvres ne reçoivent rien. Et à ces petits qui manquent de tout, qui s'étioloient privés de toute joie, il est si facile de donner du bonheur. Soyez-en sûrs, un vêtement neuf les jettera dans le ravissement ; une poupée, un jouet bien choisi leur donnera des jouissances merveilleuses et sans nombre.

Au nom de vos anges envolés, de ces anges à qui vous avez donné la vie, ayez pitié des enfants pauvres. Faites des heureux. C'est si facile c'est si bon, c'est si doux !

Vos enfants qui sont dans la céleste gloire—ces anges dont j'invoque le souvenir chéri, le souvenir sacré—vous les avez peut-être aimés passionnément. Ils ont emporté des lambeaux de votre cœur—peut-être votre cœur tout entier. Ah ! quelle douceur se mêlerait à l'acuité de vos regrets, si vous les honoriez—vos bienheureux enfants—comme on honore les saints, en faisant le bien, à cause d'eux, par amour pour Dieu.

LAURE CONAN.



LE

ROSAIRE



— QUE —

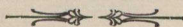
∴ MARIE, ∴

REINE DU

TRES SAINT ROSAIRE

— VOUS DONNE UNE —

HEUREUSE ET SAINTE ANNEE.



NOEL DES FLEURS.

PAROLES DU R. P. GAFFRE,
Dominicain.

MOLTO SEMPLICE.

The musical score is written on a single staff in G major (one sharp) and 6/8 time. It consists of eight lines of music with lyrics underneath. The lyrics are: "Le Sau-veur pour com- pa - gne A pris la pau-vre- té, Et plein de cru - au - té, Le vent de la mon - ta - gne, Souf-flant de tout cô - té, Entre à la crèche et ga - gne L'enfant em-mail - lot - té."

LE Sauveur pour compagne
A pris la Pauvreté ;
Et plein de cruauté
Le vent de la montagne
Soufflant de tout côté,
Entre à la Crèche, et gagne
L'Enfant emmaillotté

Les *Plantes* de la terre
Accourent dans la nuit ;
Mais au seuil du réduit
Laissent passer la *Lierre*
Sur ses longs pieds conduit ;
Il vient à sa manière
Honoré le Petit,

" Je n'ose, ô mon beau Maître
Me présenter à Toi....."
Mais pour servir son roi
Sans devant lui paraître
Il grimpe jusqu'au toit,
Bouche ainsi la fenêtre
Par où vient le vent froid !

La *Mauve* moins craintive,
S'approchant du poupon.
Lui dit : " Mon doux mignon,
De loin, pour vous j'arrive ;
Sous mes fleurs de coton
La froidure est moins vive,
Moins aigu, l'aquilon."

Puis sans cérémonie
Et sans autre façon,
Aux pieds de l'Enfançon
Va s'étendre en amie,
O la belle leçon !
Dis-nous, sainte Marie
N'eut-elle pas raison ?

Voici qu'à la chaumière
Primerolle accourant,
S'écrie : " O bel enfant,
Pour venir la première
J'ai devancé le temps ;
Mais, pour la *Primevère*
N'es-tu pas le Printemps ? "

La *Tulipe* jolie
S'en vient faire sa cour,
Et quittant ses atours,
D'une façon polie
Elle dit : " Mon amour,
Acceptez, je vous prie,
Ma mante de velours."

" Pour moi, dit l'*Aubépine*,
Je garde le Poupon ;
S'il vient quelque larron,
Mes armes j'imagine,
En auront bien raison ;
Je veux prendre racine
Au seuil de la maison."

Le *Serpolet* sauvage
Hésite en son chemin :
" Attendons le matin,
Dit-il, d'un air fort sage
A son ami le *Thym* ;
Nous pourrons davantage
Embaumer le *Bambin*."

Timide *Violette*
Voudrait bien l'adorer ;
Mais n'osant se montrer,
Déjà l'humble pauvrete
Songe à se retirer :
Marie est là qui guette,
Et la force d'entrer.

" Elle est pure et modeste,
Dit-elle, et ces vertus
Vous plaisent mon Jésus ! "
L'enfant dit par son geste :
" Vous me plaisez bien plus ! "
Et la Vierge proteste
Le visage confus !

Arrivant de la plaine
La *Rose* d'Engaddi
Courbe sa tige et dit :
" Aux jardins, je suis reine,
Sans aucun contredit !
Mais je suis fleur vilaine
Près de vous, mon petit ! "

Que je suis étourdie !
Dit la fleur d'*Amandier* :
Des froideurs du sentier
Je suis presque engourdie ; "
" Mais moi, dit l'*Olivier*,
Sous mes branches, ma mie,
Je puis vous réchauffer."

Alors, près de la paille
Où repose l'enfant,
L'*Olivier* s'approchant :
" Ne faut-il pas qu'on aille,
Dit-il, s'entréchauffant ?
Quand l'hiver nous assaille
Le froid est si méchant !

Aux murs la *Clématite*,
Attache en longs rubans
Ses rameaux odorants :
Le *Liseron* l'imite,
Et de ses fleurons blancs,
Il tapisse au plus vite
La crèche de l'enfant.

" Vrai, dit le *Cinéraire*,
J'ai vu plus d'un poupon :
Mais en nulle maison,
Je vous jure, ma chère,
Je n'ai vu si mignon ? "
" Ah ! répond la *Bruyère*
Vous avez bien raison ! "

Sous sa triple auréole,
Le front ceint de candeur
Une angélique fleur
Applique sa corolle
Aux lèvres du Seigneur :
" *Marguerite*, je vole,
Où je vois le bonheur ! "

L'*Ocillet* et l'*Anémone*
En frères embrassés,
Sur le berceau pressés
Tressent une couronne
De fleurons enlacés ;
Sur sa tête mignonne
L'enfant les a placés !

S'en vint le *Chrysanthème*
Le baiser tendrement :
De son recueillement
On crut que l'*Iris* même
S'arrachant un moment,
Dit : " Mon Dieu ! je vous aime ! "
Ce fut son compliment.

" Ah ! dit la *Sensitive*,
De voir ainsi souffrant
Le Fils du Tout Puissant
Ma douleur est bien vive
Et mon cœur tout saignant ! "
Cette plainte naïve
Fit plaisir à l'Enfant.

Mais voici qu'ô merveille !
De son cep enchanté
La *Vigne* a député
Une grappe vermeille
Telle, qu'aux feux d'été
La voyageuse abeille
N'en a point visité.

Accourant d'Arabie
Un *épi de froment*
L'aborde poliment :
" Souffrez, dit-il, ma mie,
Qu'à cet enfant charmant,
En votre compagnie
J'offre mon compliment.

Des fleurs fendant la presse
Quand l'heureux groupe entra,
L'Enfant Dieu lui parla
Longtemps avec tendresse :
Marie, hélas ! pleura . . .
De joie ou de tristesse ?
L'avenir le dira

Enfin le *Lys* s'avance
Couronné de splendeur
Aussitôt chaque fleur
Lui compose en silence
Une garde d'honneur.
Lui, fier de l'assistance
Ainsi parle au Sauveur :

" Ta majesté divine
Se voile en ces bas-lieux ;
Mais, ô roi gracieux,
Sans le voir on devine
Ton sceptre glorieux,
Roi des fleurs, je m'incline
A tes pieds, Roi des Cieux

La légende dit même
Que, poussé de dépit,
Le *Palmier* repartit
Sans voir l'Enfant qu'il aime
Car au seuil du réduit,
Il ne put, loi suprême,
Se faire assez petit.

Ainsi de l'humble trône
Dressé par son amour,
Dieu contemplant la cour
Des fleurs qui l'environne
Les bénit tour-à-tour,
Et son berceau rayonne
De l'éclat du grand jour.

Beaux jours ! Sainte nature !
Que ne revenez vous ?
Regard d'un ciel plus doux,
Alors, qu'heureuse et pure,
Dieu fait homme pour nous
Voyait sa créature
L'adorer à genoux !

Mais pour faire renaître
Ce miracle des *Fleurs* :
Nous apportons nos cœurs
Cueillis bien loin peut-être,
Et tardifs voyageurs ;
Auprès du divin maître
Ils auront le bonheur.

PARIS.—Le R. P. Scheil, dominicain de la province de France, vient d'être nommé professeur de langues orientales (chaire d'assyriologie) à la Sorbonne.

Le R. P. Rose, de la province de France, vient d'être nommé professeur d'Écriture sainte à l'Université de Fribourg.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE JANVIER.

INDULGENCES DE NOS CONFRERIES

1. CIRCONCISION DE N.-S. J.-C.

Confrérie du S. Nom de Jésus : Indulg. plénière aux conditions de la confession, de la communion suivie d'une prière pour l'Eglise et le Pape.

Confrérie du T. S. Rosaire : Indulgence des stations de Rome.

Rosaire Vivant : Indulgence plénière.

5. PREMIER DIMANCHE DU MOIS.

Confrérie du T. S. Rosaire : Trois indulgences plénières. 1^o confession, communion dans l'église de la confrérie et prières pour l'Eglise et le Pape. 2^o visite à la chapelle de la confrérie. 3^o assistance à la procession et prière pour l'Eglise et le Pape.

Les confrères malades ou empêchés gagnent l'indulgence plénière de la procession, si, vraiment contrits, ils récitent un chapelet. Ils gagnent l'indulgence attachée à la communion et l'indulgence attachée à la procession s'ils récitent le Rosaire en entier.

Rosaire vivant : Indulgence plénière.

6. EPIPHANIE.

Confrérie du T. S. Rosaire : Indulgence des stations.

Rosaire vivant : Indulgence plénière.

9. RECOUVREMENT DE N. S. AU TEMPLE.

Confrérie du T. S. Rosaire : Sept ans et sept quarantaines pour les personnes qui récitent au moins un chapelet.

10. BIENHEUREUX GONZALVE. Confesseur dominicain.

15. FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

16. BIENHEUREUSE STÉPHANIE. Vierge dominicaine.

18. FÊTE DE LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME.

Ranimons en ce jour notre dévouement au Vicaire de Jésus-Christ. C'est un devoir pour les confrères du Rosaire de prier en ce jour pour celui qui a tant fait pour exalter cette dévotion.

19. TROISIÈME DIMANCHE DU MOIS. BIENHEUREUX ANDRÉ. Confesseur dominicain.

Confrérie du T. S. Sacrement : Indulgence plénière pour confession, communion, assistance à la procession, visite avec prière.

23. SAINT RAYMOND DE PENNAFORT. Confesseur dominicain.

Pour tous les fidèles : Indulgence plénière aux conditions ordinaires.

25. CONVERSION DE SAINT PAUL.

Confrérie de la Milice angélique : Indulgence de sept ans et sept quarantaines aux conditions de la confession, de la communion et de la visite.

26. DERNIER DIMANCHE DU MOIS. BIENHEUREUSE MARGUERITE DE HONGRIE. Vierge dominicaine.

Pour tous les fidèles : Indulgence plénière pour les personnes qui récitent le chapelet en commun trois fois la semaine, pourvu que s'étant confessées et ayant communiqué elles visitent quelque église et y prient aux intentions du Souverain Pontife.

28. TRANSLATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Confrérie de la milice angélique : Indulgence plénière aux conditions ordinaires.

29. SAINT FRANCOIS DE SALES.

C'est un des saints qui a le plus aimé le Rosaire. Il écrivait à sainte Chantal : " Si je ne devais réciter mon bréviaire pour obéir aux prescriptions de l'Eglise qui me l'impose comme aux prêtres, je ne dirais jamais d'autre prière que mon chapelet."

AUTRES INDULGENCES.

Pour tous les fidèles : Indulgence de cent jours à chaque Pater et Ave, pour tous les fidèles qui disent le Rosaire entier ou seulement un chapelet. Indulgence plénière aux conditions de la confession et de la communion pour tous les fidèles qui disent le chapelet chaque jour pendant un an. *Les RosaIRES doivent être bénis par un religieux dominicain.*

Indulgence de dix ans et dix quarantaines, une fois le jour, pour les fidèles qui récitent le chapelet en commun.

Pour les confrères du Rosaire : Indulgence de dix ans et de dix quarantaines chaque fois qu'ils réciteront trois RosaIRES dans la même semaine.

Indulgence plénière une fois dans la vie s'ils récitent le Rosaire chaque semaine. — Indulgence de sept ans et sept quarantaines s'ils récitent chaque semaine le Rosaire entier. — Indulgence de deux ans chacun des trois jours choisis pour la récitation de la troisième partie du Rosaire pour les personnes qui récitent le Rosaire dans la semaine.